

T 4 F 27

# Socialisme Intégral

## ET MARXISME

---



### I

Ne pensez-vous pas que ce serait pour les socialistes français le moment d'être unis de cœur et de pensée contre leurs ennemis communs ?

C'est le moment qu'a choisi un de leurs chefs pour réchauffer de vieilles querelles, pour attaquer à l'improviste des camarades, pour crier avec une candide et hautaine intransigeance, au nom du groupe qu'il représente : Hors de notre socialisme, point de salut. Tout autre ne compte pas.

En vain l'un des plus sympathiques militants du socialisme parisien, le député Vaillant, a-t-il écrit dans une lettre vraiment large, élevée et sage, qui a paru dans une brochure récente (1) : « Il n'y a que des nuances qui, théoriquement, séparent les socialistes ; le socialisme est, quant aux idées, le même dans tous les pays et pour tous les partis. » Certains caractères ne peuvent supporter qu'on diffère d'eux, fût-ce par une nuance, sur un point de tactique ou de doctrine.

Je n'ignore pas que les dissensions les plus violentes (l'histoire est là pour en témoigner) ont souvent mis aux

---

(1) *De Seilhac. Le Monde socialiste*, p. 59.



prises les sectes ou les fractions de sectes les plus proches l'une de l'autre ; catholiques et protestants se détestèrent plus que chrétiens et musulmans ; la guerre civile est d'ordinaire plus atroce que la guerre étrangère ; Montagnards et Girondins s'entredévorerent avec l'acharnement que l'on sait ; Abel et Caïn, Altrée et Thyeste symbolisent tragiquement la férocité des inimitiés entre frères. Dans la conviction où l'on est de posséder la vérité absolue, on oublie ce qui rapproche ; on grossit ce qui divise ; on s'en laisse comme hypnotiser ; et, après d'aigres débats ou de sanglants combats, c'est seulement dans le souvenir de la postérité que se trouvent un jour réconciliés ceux qui ont malgré tout consacré leurs forces, leur dévouement, leur vie à une seule et même œuvre.

Je sais tout cela et pourtant je voudrais (vœu naïf, sans nul doute, et qui sera taxé de niaiserie sentimentale) que le parti socialiste, en pleine bataille, peut-être à la veille d'entrer dans la voie des réalisations, ne recommencât pas l'éternelle faute des partis victimes d'eux-mêmes ; je voudrais qu'il sût se dérober à l'influence dissolvante de l'esprit sectaire et du dogmatisme intolérant. Combattre les adversaires de ses idées est une joie virile ; lutter contre des compagnons d'armes me paraît toujours douloureux.

Ce que je pardonne le moins aux chercheurs de stériles disputes, c'est qu'ils vous forcent à leur ressembler, en vous obligeant à leur rendre coup pour coup. Mais comment faire ? Il faut bien repousser une agression injuste, répondre à des provocations directes ! Peut-on laisser dénigrer, sans les défendre, des morts et des absents qu'on aime ? Pourtant que mes lecteurs se rassurent ! N'ayant aucun goût pour le pugilat, je ne m'abaisserai pas à leur donner en spectacle un de ces échanges de horions qui sont faits pour amuser la galerie. Je me rappellerai, quoiqu'il paraisse l'oublier, que notre assaillant inattendu est un soldat de la même cause que nous. Je songerai surtout qu'injurier n'est pas ré-

pondre, que notre devise a toujours été : Guerre aux opinions et paix aux personnes !

## II

M. Gabriel Deville vient de publier un livre intitulé : *Principes socialistes*. Le titre est mal justifié par le contenu ; car il faut traduire : *Principes marxistes*. Il est vrai que pour l'auteur le marxisme est, comme il le proclame, « *le seul socialisme qui compte* » (1) ; et, pour que nul n'en ignore, son ouvrage est dédié d'abord à la mémoire de Marx et d'Engels, « *les seuls inspirateurs directs de l'universel mouvement socialiste contemporain* », puis à MM. Guesde et Lafargue, qui composent avec lui la trinité dirigeante du marxisme français.

Le titre pourrait encore faire croire à un exposé méthodique des principes d'où découle le socialisme tel qu'il est compris par eux. Erreur ! Nous sommes en présence de plusieurs conférences qui se suivent et ne s'enchaînent pas, et de deux ou trois morceaux de polémique.

En tout cela l'on retrouve les qualités habituelles à M. Deville, qualités qui (je lui en demande pardon) sont en lui, comme en tout être humain, inséparables de leur envers : la précision sèche et la logique impérieuse d'une intelligence plus scientifique que philosophique ; l'humilité touchante et la dévotion inquiétante d'un disciple qui sait Marx autant qu'homme de France ; la lucidité d'un style sans éclat et sans grâce, mais non sans vigueur et sans chaleur ; la raideur loyale d'un caractère épineux qui a le courage d'avouer quelques-unes des évolutions subies par sa pensée, et la faiblesse d'imprimer à la discussion des idées une allure cassante.

---

(1) Page VIII.



L'âpre et savant théoricien n'y épargne aucun des groupes qui s'écartent tant soit peu de l'orthodoxie marxiste actuelle : broussistes, allemanistes, blanquistes, tous ceux qui admettent la possibilité d'une grève générale, ce système « qui, dit-il, ne supporte pas l'examen », sont, par lui, vertement rabroués ; mais il a, cette fois, condensé ses énergies combatives dans un éreintement aussi tardif que féroce de Benoît Malon.

Le crime du patient ? Il est double. D'abord Malon a, paraît-il, voici quelque dix ou quinze ans, relevé méchamment une phrase échappée à M. J. Guesde : « Notre parti... qui se vante d'être le parti du ventre. » — Puis il a rêvé de se faire chef d'école et il a eu la prétention sacrilège de corriger et de compléter la doctrine de Marx. Et voilà le pauvre Malon atteint et convaincu d'avoir voulu « éternuer plus haut que le nez » ! Son socialisme, « bon pour des francs-maçons et des spirites ! » Son complément au marxisme, une ceinture herniaire au flanc d'une statue parfaite ! Sa philosophie, un breuvage sans nom ! Est-ce qu'il a jamais existé, le nommé Malon ? On lui refuse toute espèce d'autorité en toute espèce de matière.

M. Deville cite quelque part avec éloge cet excellent conseil donné par Kautsky (p. 53) : « Notre unité sur les questions essentielles doit nous éloigner de toute âpreté dans nos divergences sur des points de détail. » On voit comme il met en pratique ce qu'il approuve en théorie. Et ce qu'il y a de piquant, c'est que le farouche exécuteur procède à cette suppression de Malon, dans un moment où il se rapproche de Malon, comme je le prouverai tout à l'heure, et dans un ouvrage dont une partie a été bénévolement publiée dans la *Revue Socialiste* (1) fondée par le même Malon.

Il va sans dire que dans la condamnation si allègrement prononcée sont englobés les amis dudit Malon. Ils sont accusés, « ces bons apôtres », d'affecter bonté, libéralisme,

(1) Mai 1895.

franchise d'allures, désir d'union, mais d'être, en réalité, des loups dévorants pour les marxistes, ces agneaux ; et moi-même, non sans surprise, j'ai reçu le livre de M. Deville, avec cette gracieuse dédicace : *Bon souvenir, dans l'espoir que le malonisme, lui non plus, n'a pas peur des coups... !!* — Des coups ! Douce invitation à nous gourmer fraternellement ! Ah ! certes, on n'accusera pas les marxistes d'afficher la bonté et le désir d'union !

### III

Vais-je maintenant m'amuser à démontrer que Malon, quoique méprisé de M. Deville, a pu avoir quand même quelque valeur ? Je ne ferai pas cette injure à la mémoire de notre ami. Sa vie et son œuvre suffisent à le défendre, comme leur outrance passionnée suffit à juger certains jugements. Il est des cas où citer, c'est châtier. Les intempérances de langage et de pensée font moins de mal à celui qu'elles visent qu'à celui qui s'en rend coupable.

Je ne veux pas non plus, sous prétexte d'imiter M. Deville, recourir à ce procédé facile et mesquin qui consiste à diminuer un homme pour atténuer la portée de ses critiques. Quoi que je puisse penser de sa façon d'agir, je me borne à discuter les deux griefs sérieux qu'il allègue contre Malon.

Le premier, c'est que Malon a protesté contre cette phrase écrite en 1881 par M. Guesde : « Notre parti, qui ne repose que sur des intérêts à satisfaire, qui se vante d'être *le parti du ventre*. »

J'ignorais parfaitement, pour ma part, l'existence de cette phrase. J'admets volontiers que M. Guesde, dans le feu de la lutte, l'a étourdiment laissée tomber de sa plume. Je le crois trop intelligent pour avoir supposé un instant que



cette ignoble appellation de *parti du ventre* eût la moindre chance de faire fortune en France, en un pays où, au dire même d'un Allemand (1), « le peuple, élevé et dirigé par les écrivains, combattit le plus souvent pour des intérêts intellectuels, pour des idées philosophiques ».

J'admettrai encore, si l'on veut, que M. Guesde entendait par là répéter cette vieille vérité qu'il faut vivre avant de philosopher, et que par suite le premier besoin des prolétaires est le pain du corps avant le pain de l'esprit.

Mais, avec tout cela, il n'en reste pas moins vrai que la phrase était brutale, maladroite et dangereuse. Un parti ne saurait trop prendre garde à ces étiquettes, qui risquent de lui rester collées au front à perpétuité, reproduites docilement par les sots et les gaffeurs qui n'y manquent jamais, exploitées habilement par des adversaires trop heureux qu'on leur fasse la partie belle. Je ne connais pas le passage où Malon a protesté contre cette formule ; mais, le jour où il l'a fait, il a bien fait, je le dis hautement, et il a rendu ce jour-là un signalé service au socialisme.

La phrase n'était pas d'ailleurs le simple écart d'une fantaisie individuelle : elle était la traduction d'une expression fort usitée alors en Allemagne. *Magenfrage*, question d'estomac, y était, dans la presse, le synonyme courant de question sociale, ou plutôt de question ouvrière. Le besoin d'acclimater en France cette dénomination malencontreuse ne se faisait vraiment pas sentir, et, puisque M. Deville paraît la condamner comme nous, on peut s'étonner qu'il blâme, non celui qui l'a hasardée, mais celui qui l'a repoussée.

#### IV

J'arrive au second grief. Malon a voulu être chef d'école. Quelques personnes se demanderont, peut-être, pourquoi

(1) *Henri Heine.*

il n'aurait pas eu le droit de fonder une école, tout comme un autre. Et à moins qu'on ne déclare que, la théorie de Marx étant parfaite, et *se confondant avec la réalité* (ainsi que le dit sans rire M. Deville, p. XIII), il n'y a plus désormais qu'à la répéter pieusement, comme un catéchisme, je ne vois pas pourquoi il serait interdit à quelqu'un n'ayant pas la vocation de disciple soumis de proposer à son tour son petit système.

Donc Malon serait pardonnable d'avoir voulu être chef d'école. Mais, j'en suis fâché pour M. Deville, Malon ne l'a jamais voulu. Il écrivait, en janvier 1885, dans le premier numéro de cette revue : « Quelle théorie si large pourrait enfermer dans les mailles de son réseau de fer la pensée sociale contemporaine ? » Est-ce là le langage d'un fondateur d'école ? Il disait encore (*Socialisme intégral*, I, p. 16) : « Aucun parti socialiste ne peut, en son particulier, élever la prétention d'être tout le socialisme, ni faire que son fanion de groupe soit l'étendard général de l'avant-garde humaine ». N'est-ce point là le dédain d'un libre esprit pour l'étroitesse des petites écoles et des petites chapelles ?

Élargissez le socialisme ! Ce fut toujours son mot d'ordre. C'est pourquoi il appela *Socialisme intégral* celui qu'il entrevoyait dans l'avenir et dont il ne voulait être que l'avant-coureur. Ce mot exprimait à la fois *un espoir* et *une méthode* : l'espoir d'une vaste synthèse où les vérités partielles des différentes théories pourront se fusionner un jour en une vérité totale, comme tous les rayons de l'arc-en-ciel forment en se réunissant la lumière blanche ; une méthode, consistant à embrasser le problème social sous tous ses aspects ; à poursuivre en même temps la transformation économique, politique, intellectuelle et morale des sociétés ; à travailler pour tous les opprimés et pour tous les exploités sans distinction de race, de sexe, de religion ; à mettre en jeu, pour améliorer le monde, non seulement l'intérêt éclairé par la science, mais encore l'idée de justice et le sentiment de la sympathie humaine ; à concilier enfin les



deux principes qu'on fausse en les outrant isolément, individualité et solidarité.

On peut attaquer cette façon de comprendre le socialisme ; mais on ne saurait nier qu'elle est la négation même du dogmatisme autoritaire et fermé.

Aussi M. Deville se méprend-il étrangement sur le rôle de Malon, quand il vient nous parler de malonisme. Le malonisme ! Belle trouvaille ! Je comprends le marxisme ou le guesdisme, puisqu'il existe un groupe d'hommes consentant à s'enfermer dans un *Credo* déterminé par les opinions de Marx ou de M. Guesde. Mais les amis de celui qui, en tête du *Socialisme intégral*, a jeté l'apologie de la libre recherche n'ont aucune envie de laisser embrigader de la sorte leur pensée indépendante ; et s'il m'est permis de parler ici en leur nom, puisque j'ai l'honneur d'avoir succédé à Malon dans la direction de cette revue, je tiens à déclarer, une fois pour toutes, que, fidèles à l'esprit de Malon, mais non liés servilement à des doctrines qui doivent évoluer comme toute chose vivante, nous n'acceptons pas le nom de malonistes.

Non certes — et nous prions qu'on en prenne acte — il n'y a pas de malonisme et, autant qu'il dépendra de nous, il n'y en aura pas. Nous estimons qu'il y a assez et trop de petites chapelles socialistes pour qu'il soit nécessaire d'en créer une de plus ; nous trouvons déplorable, et, faut-il le dire, quelque peu ridicule la manie d'émettre un grand parti en groupes et sous-groupes prenant chacun pour drapeau le nom d'un individu ; nous n'aimons point ces étiquettes renouvelées des sectes religieuses et des partis monarchistes ; nous voyons là une survivance fâcheuse des pieux agenouillements devant un chef ou un ancêtre passé dieu, et nous avons la fierté de ne pas nous ravalier au rang d'esprits à la suite, condamnés à reproduire et à commenter sans fin les paroles d'un maître. Ni malonistes, malgré notre affection pour Malon ; ni marxistes, malgré notre estime pour Marx. Socialistes nous sommes, rien que socia-

listes, et nous ne voulons pas être autre chose. Nous n'avons garde de rétrécir aux limites d'une école ce qui doit embrasser un jour toutes les écoles.

Il convient, sans doute, pour que le mot de socialisme ne devienne pas un pavillon banal couvrant toute espèce d'ambitions et d'opinions de préciser ce qu'il signifie ; mais c'est aux congrès internationaux dûment consultés, et non à une fraction quelconque du parti, de fixer les principes essentiels dont l'adoption donne droit à revendiquer le titre de socialiste ; et, en attendant, étant ici groupe d'études plus encore que groupe d'action, nous nous rallions à la définition la plus large (1), à celle qui permet d'harmoniser des bonnes volontés légèrement dissonantes et de réaliser entre elles un accord nécessaire, prélude lointain de l'unisson que peut seul produire le progrès de notre science imparfaite.

C'en est assez, je pense, pour répondre aux deux reproches adressés par M. Deville à Malon et à ses amis. Mais trêve à ces discussions de personnes ! Il y a au fond de ce débat une question de principes engagée. Pourquoi ne voulons-nous pas, ne pouvons-nous pas accepter purement et simplement les théories qui suffisent aux marxistes et leur paraissent la quintessence de la vérité ? C'est ce que nous allons dire ou redire, sans colère et sans fiel, mais avec toute la franchise, toute la netteté que réclame une discussion de ce genre.

## V

C'est vers 1885 que Malon, Rouanet, Fournière, Veber, etc., indiquèrent avec éclat leurs raisons de se séparer des marxistes. *La Revue Socialiste*, fondée alors, admit, il

(1) Voir *Notre programme*. Mai, 1894.



est vrai, les articles de leurs écrivains, comme elle admet ceux de toute autre école socialiste, mais en refusant de s'inféoder à leur doctrine. On peut lire dans le numéro de juillet 1886, sous la signature de Chirac, le compte rendu très précis d'une conférence que Rouanet venait de faire à la salle des Capucines et l'on y trouvera les conceptions de Marx complétées et rectifiées sur plusieurs points d'importance. J'ai, moi aussi, dans mes *Études sur la France contemporaine*, résumé longuement (1) les corrections que les *Indépendants*, comme ils s'appelèrent, apportaient, sinon à la doctrine de Marx, du moins à l'interprétation qu'en donnaient alors ses disciples. La diatribe de M. Deville contre Malon et ses amis n'est peut-être, en réalité, qu'une réplique attardée à ces critiques d'antan.

Depuis lors la divergence a persisté, masquée souvent par les nécessités d'une propagande et d'une action communes. La *Revue Socialiste* a eu toujours des marxistes, voire à l'occasion MM. Lafargue et Deville, pour collaborateurs. Il m'est même arrivé à plusieurs reprises (2) de défendre leurs théories, quand je les ai vues calomniées par des adversaires mal informés. Mais nous avons toujours maintenu nos objections (3), sans faiblesse comme sans raideur blessante ; c'est sans doute cette fermeté calme que l'on ne nous pardonne pas et qui nous vaut l'attaque imprévue de M. Deville.

Expliquons-nous donc une fois de plus sur ce sujet délicat.

Avant tout faisons une distinction nécessaire entre Marx et les marxistes français. On prête à Marx ces paroles : « S'il est un parti dont je ne suis pas, c'est le parti marxiste. » J'ignore si le mot est authentique ; mais ce que

(1) Pages 216-226 (Librairie de la *Revue socialiste*).

(2) *Critique de combat*. I, 79. II, 91.

(3) Voir le *Socialisme en Sorbonne*, *Revue Socialiste* de juillet 1894.

je sais bien, c'est qu'il faut toujours distinguer entre un maître et ses disciples ; qui voudrait juger le Christ d'après certaines variétés de chrétiens s'exposerait à de singulières bévues.

Marx fut à coup sûr un penseur original, un logicien puissant, quelque chose comme un Darwin de l'économie politique. Il nous plaît de rendre hommage à la vigueur et à la rigueur de ses raisonnements, de reconnaître le grand service qu'il a rendu au socialisme en le précisant, d'accepter sur bien des points ses vues et ses démonstrations. Nous n'avons pas la petitesse de nier la valeur d'un homme, parce que nous ne sommes pas en toute chose d'accord avec lui ; nous laissons à d'autres ce travers enfantin. Mais qu'on veuille transformer l'admiration pour Marx en adoration, faire de lui une sorte de pape infaillible du socialisme et de sa doctrine un bloc intangible, cela nous paraît un retour de fétichisme pour le moins singulier ; et quand on s'irrite ou s'indigne, parce que d'autres penseurs essaient de compléter sa philosophie de l'histoire, « adéquate, paraît-il, à la réalité », nous nous permettons de rire de ce culte, décidément trop dévotieux.

Ce n'est pas du reste Marx qui est ici directement en cause. Il y a ceci de bizarre en cette affaire que le premier volume du *Capital*, son œuvre maîtresse, a été seul traduit en français ; et je m'étonne que ceux qui se recommandent de son nom, quand il ne leur manque ni la connaissance de l'allemand ni l'argent pour payer les frais d'édition, laissent attendre le même honneur au second volume depuis des années et au troisième depuis des mois. Toujours est-il que, par suite, le livre, qui est la Bible des marxistes, demeure, pour la plupart des Français, plongé aux deux tiers dans une ombre mystérieuse, une ombre de sanctuaire. Je mets en fait que, parmi les marxistes eux-mêmes, le nombre de ceux qui ont lu Marx tout entier est extrêmement petit, et bien heureux sont les autres d'avoir les yeux de la foi pour suppléer à la familiarité réelle avec le texte sacré.



Il ne s'agit donc ici que de Marx vu à travers quelques-uns de ses disciples. Nous nous refusons d'avancer à toute discussion byzantine et quasi théologique pour savoir si Marx a bien dit ce qu'on lui fait dire, s'il a été trahi ou traduit exactement. Il est bien entendu qu'en parlant du marxisme nous le prenons tel qu'il a été présenté à la France par les dévoués interprètes du maître.

Or à ce marxisme-là, au nom de la science, de l'histoire, de la philosophie, nous avons de graves reproches à faire!

D'abord nous nous rappelons que les mots de *socialisme* et de *collectivisme* n'ont pas été créés par Marx; que la socialisation des instruments de travail et l'union des prolétaires de tous pays ont été proposées avant lui; qu'il a, comme tout enfant d'une civilisation savante, hérité de ses prédécesseurs; qu'il a été l'aboutissant d'une longue évolution intellectuelle; qu'il a résumé en lui l'œuvre collective de plusieurs générations. Et nous concluons qu'il ne mérite pas d'absorber en lui la gloire de toute une pléiade, d'être appelé, avec Engels, son prophète, « *le seul* inspirateur direct » du socialisme contemporain.

Nous osons faire observer qu'il est fort simple d'effacer d'un trait de plume tout le socialisme antérieur à 1848, en le baptisant, comme firent ses ennemis bourgeois, de socialisme utopique; mais que ce socialisme humanitaire et idéaliste, pour l'appeler de son véritable nom, eut sa grandeur et son utilité. Il put y avoir un mélange de rêves et de chimères dans l'éruption de théories qui marqua la période tumultueuse de 1830 à 1848; mais, si l'on voulait rechercher une à une chez Marx et les marxistes les idées et les formules qui appartiennent à Saint-Simon, à Robert Owen, à P. Leroux, à Fourier, à bien d'autres, on en ferait encore un beau monceau. Guillaume de Greef exprime (1) l'estime et la reconnaissance que leur doit la science sociale et il

(1) *Le Transformisme social*, p. 195.

rend, par exemple, à Fourier l'honneur d'avoir le premier décrit supérieurement « cette nouvelle féodalité industrielle, basée sur les monopoles naturels et artificiels, et qui, par sa concentration même, prépare son expropriation ». On dirait du Marx, n'est-il pas vrai? Les marxistes veulent en vain réduire à rien ce qu'ont fait ces romantiques du socialisme. Singulier manque de sens historique chez des hommes qui ont toujours l'histoire à la bouche! Comment ne comprennent-ils pas que les socialistes d'alors représentent une phase du socialisme et du siècle tout entier, la phase purement idéaliste, tout comme les marxistes en représentent une autre qui a juste la même valeur, la phase purement réaliste?

Je touche ici au point essentiel du débat: qu'on me permette d'y insister.

C'est une chose aujourd'hui bien connue que, de 1850 à 1885 environ, se produisit, en Europe, une réaction violente contre l'idéalisme, qui avait dominé avec excès dans l'époque précédente. Suivant ce rythme qui gouverne la vie d'une nation comme les flots de l'océan, la tendance contraire prévalut à son tour. Il y eut interrègne d'idéal, ce fut en tous domaines le triomphe du réalisme.

En guise de morale courante, on proclame pour règle la recherche de l'intérêt et du plaisir; on bafoue, on « blague », suivant l'expression qui naît alors, l'enthousiasme, l'amour, tous les grands sentiments.

Dans le monde de la pensée, on donne la première place à la science, et surtout à une science qui ne construit pas de vastes systèmes, qui se tient prudemment terre à terre, qui accumule patiemment des faits et encore des faits.

La philosophie en vogue est le positivisme et, comme le mot l'indique, c'est une philosophie qui se limite aux faits positifs, qui craint de s'aventurer dans l'inconnu, qui proscriit toute envolée hardie, qui s'interdit toute spéculation portant sur la fin ou l'origine des choses.



En littérature, même mouvement. La critique avec Taine devient scientifique, méthodique, incline à n'être qu'une branche de l'histoire naturelle.

L'histoire, au lieu de se hasarder aux vues d'ensemble, se complaît dans les monographies érudites, dans les travaux de détail, dans les analyses microscopiques.

Le roman avec Flaubert raille la sentimentalité, étudie à la loupe la vulgarité bourgeoise, se proclame, comme la peinture du moment, résolûment *réaliste*, en attendant qu'il préfère avec Zola l'épithète analogue de *naturaliste*.

Le théâtre oppose aux drames lyriques de V. Hugo la comédie de mœurs prise sur le vif de la société contemporaine; il remplace les folles chevauchées dans les temps et les pays lointains par des études d'après nature.

La poésie elle-même se fait impassible, marmoréenne, précise; elle met en vers avec Sully-Prudhomme les découvertes de la science et les problèmes de la philosophie; elle dit avec Coppée les mélancolies discrètes d'un petit épicier ou le charme familial d'un paysage de banlieue.

En politique, place aux hommes pratiques, aux hommes forts! Fi des visées humanitaires, des larges plans de réformes, des principes à longue portée! Taine fait cruellement expier à nos ancêtres de la Révolution le tort d'avoir eu un idéal; et l'on sait le succès qu'obtient dans les Chambres du second Empire comme de la troisième République la politique d'expédients et d'affaires.

Ainsi durant cette période roule, victorieux et formidable, le grand courant réaliste, à peine contrarié çà et là par quelques remous idéalistes. Je ne condamne pas ce courant, notez-le! Il a eu sa raison d'être, sa légitimité, sa nécessité. Il a été fécond à son heure, il a fait œuvre utile. Mais enfin il s'est épuisé par sa victoire même; il n'a été qu'un moment de l'éternelle évolution et il est déjà entré dans le passé.

Pour en revenir au marxisme, il est la forme réaliste du socialisme, une sorte de positivisme social à la fois étroit,

solide et sec. Il porte gravée sur lui la date de sa naissance; il garde, incarné dans ses formules, l'esprit dominant de l'époque où il s'est formé. Voyez plutôt. — La prétention d'être uniquement scientifique! La peur de l'idéal, la haine du sentiment! Le mépris du droit, de la fraternité, ces mots creux, ces fariboles, ces chinoïseries, ces « blagues bourgeoises! » La prédilection pour la force, « cette accoucheuse des sociétés! » La préoccupation presque exclusive du côté matériel de la question sociale! Avec cela, le goût de la précision, le souci des faits, la volonté de se cramponner à la réalité d'une étreinte indissoluble! Il a ramené le socialisme des nuages sur la terre. Grâce lui en soient rendues! Il a donné à certaines théories économiques une rigueur qui leur manquait jusqu'alors. Il faut l'en féliciter et conserver précieusement les vérités acquises. — Mais que le marxisme puisse satisfaire les aspirations d'aujourd'hui; répondre aux besoins du milieu nouveau dans lequel il est plongé; guider la génération montante dégoûtée, suivant la coutume, de la conception du monde qui fut celle de la génération précédente; voilà qui est bien difficile à croire.

M. Zola, voici quinze ans, s'écriait avec une superbe conviction: « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. » M. Deville dit, à son tour, aujourd'hui: — Le socialisme est marxiste, ou il ne compte pas. — Même orgueil, même illusion, même révolte impuissante contre la force des choses! On n'arrête pas plus l'art qu'une doctrine vivante en un moment de sa marche.

Le marxisme, ainsi que le naturalisme, a cessé d'être d'accord avec la tendance régnante. Il retarde. Il appartient à une époque finie; et il se débat mal à l'aise dans une atmosphère hostile où il doit nécessairement dépérir ou se transformer.

L'idéalisme, en effet, est ressuscité. Depuis dix ans il a reparu, d'abord trouble, fumeux, embrumé de mysticisme, puis peu à peu clarifié, rayonnant et vibrant de lumière. Aujourd'hui il est dans l'air; il emplît les cœurs et les cer-



veaux ; il a reconquis la société française ; il renouvelle la peinture, le roman, l'éloquence, la poésie. Il rentre dans la politique et la philosophie. Il recrée peu à peu l'état d'esprit qui contribua tant à faire la grande révolution du siècle dernier. C'est devenu presque une banalité de célébrer cette renaissance (1).

Comment les théories socialistes auraient-elles échappé à ce souffle de renouveau ? Malon, Rouanet et celui qui écrit ces lignes furent des premiers à revendiquer les droits de l'idéal en matière politique et sociale. Jaurès les défendait, l'an dernier, dans une brillante conférence où il avait Paul Lafargue pour contradicteur. Fournière (2), un idéaliste de la première heure, les soutenait récemment encore dans un très remarquable article.

Seulement, assagi par l'expérience, l'idéalisme social actuel n'entend point s'envoler dans les espaces imaginaires, dans le pays des rêves bleus et roses ; il veut marcher la tête dressée vers le ciel où blanchit l'aurore, mais les pieds solidement appuyés sur le sol où l'humanité est condamnée à cheminer. Il veut illuminer de toutes les clartés de la science la route qui doit le mener au but conçu par l'intelligence. Il veut, en un mot, prendre pour point de départ et pour guide les données que lui a fournies la réalité profondément étudiée, mais en créant à son tour une réalité nouvelle à force de la vouloir.

Si je voulais employer les termes de Hegel (cher à Marx, qui procède de lui), je dirais : le socialisme idéaliste primitif a posé *la thèse* ; le socialisme réaliste ou marxiste en a été *l'antithèse* ; le socialisme intégral, que nous représentons, veut et doit faire la *synthèse* (3) de l'un et de l'autre.

(1) Je l'ai constatée il y a longtemps. Voir *Critique de Combat*, II, 314.

(2) *L'Idéalisme social*. (*Revue Socialiste*, mars 1896). Voir aussi *l'Ame de demain* (Paris, Lemerre).

(3) A un point de vue analogue, Jaurès écrit : *Revue socialiste*. — Mai 1896, p. 532. « Il y aura très probablement, dans la complexité presque infinie de l'ordre socialiste, synthèse de l'individualisme proudhonien et du communisme marxiste. »

## VI

J'ai affirmé ; il faut prouver. J'ai résumé rapidement l'évolution du socialisme jusqu'à nos jours ; il faut maintenant démontrer que la place du marxisme y est bien celle que je lui ai assignée.

Seulement une difficulté se présente. Le marxisme n'est plus aujourd'hui ce qu'il fut à son apparition en France. Il s'est modifié sous l'influence des circonstances ambiantes, et en partie sous celle des critiques que Malon et ses amis ont dirigées contre lui. Il s'est adouci et même teinté d'idéalisme. Le plus gênant est que tantôt il avoue, tantôt il dissimule cette transformation. Il faut donc toujours considérer avec soin la date des différentes brochures où ses doctrines sont éparpillées.

Je prends, pour rendre sensible cette métamorphose, deux seulement des points essentiels de sa théorie : *sa philosophie de l'histoire et ses principes politiques*, son interprétation du passé et ses vues sur la préparation de l'avenir social. Je dirai, sur chacun de ces deux points, d'abord la doctrine primitive du marxisme, puis les corrections que nous y avons proposées, enfin les changements qu'ouvertement ou sans bruit ses adeptes y ont apportés. Chacun pourra contrôler ainsi la nature, la raison d'être et même l'effet des objections dont M. Deville nous fait un crime tout en les mettant à profit.

Le marxisme a lancé dans le monde comme interprétation du passé ce qu'il a appelé *le matérialisme historique*. Cela veut dire qu'à ses yeux toute l'évolution humaine s'explique par le développement économique. « C'est dans le milieu économique, et *là seulement*, écrit M. Paul Lafargue (1) que l'historien philosophe doit rechercher les causes

(1) *L'idéalisme et le matérialisme dans l'histoire*, p. 3 (sans date).



premières des évolutions et des révolutions sociales. »

Pour Hegel, le développement historique était avant tout le développement de l'idée ou de l'esprit à travers les siècles. Pour l'école de Marx c'est tout le contraire ; l'antithèse est complète ; sa doctrine n'est que du Hegel retourné.

Engels le savait bien, quand il écrivait (1), naïvement fier de remplacer une moitié de vérité par la moitié de vérité exactement opposée : « Ainsi l'idéalisme était chassé de son dernier refuge, la science historique. »

En vertu de cette théorie, l'homme, dominé par les conditions matérielles de son existence, subit fatalement la forme sociale qu'elles lui imposent ; et sa volonté est incapable de changer cette forme ; car sa volonté est servie et non maîtresse des faits. C'est seulement bien plus tard, quand il connaîtra les lois qui régissent sa propre action et saura les tourner à son usage, qu'il pourra faire son histoire, diriger sa destinée, agir enfin sur les choses en être conscient et libre (2).

M. Deville écrivait en ce sens (3) : « Les conceptions de justice, de liberté, d'utilité obéissent aux faits *et ne leur commandent pas.* »

Et M. Guesde disait plus tard (4) : « Ce ne sont pas les désirs de l'homme qui mènent le monde, mais le monde qui, par ses transformations successives, nécessaires, crée nos sentiments, nos désirs, ce que l'on appelle encore notre idéal. »

Rien de plus net et de plus tranchant. Il suivait de là que désirs et idées étaient choses sans portée. Leur rôle avait été nul jusqu'ici dans la vie de l'humanité. Les intérêts matériels avaient seuls déterminé sa conduite. Et, pour que nul ne pût s'y méprendre, M. Deville chantait les louanges de

(1) *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Traduction de Paul Lafargue, 1880, p. 21.

(2) *Engels, ibidem*, p. 33.

(3) *Philosophie du socialisme*, p. 15 (sans date).

(4) *Le Collectivisme*. Conférence faite à Bruxelles le 7 mars 1891, p. 3.

l'intérêt, « l'intérêt, qui est le point de départ réel de *tous les actes* de l'homme, qui régit *tous les rapports* de l'individu avec le milieu ambiant » (1).

A ces affirmations par trop simplistes nous répondions (2) : Qu'il était raisonnable de donner à l'étude des faits économiques, jusqu'alors trop négligée, une place plus importante et la première, si l'on voulait ; mais qu'ils ne méritaient pas d'absorber toute l'attention ; que dans les guerres religieuses du seizième siècle il y avait eu, assurément, des motifs de nature intellectuelle et morale ; que la Révolution française avait été préparée autant par les écrits des philosophes que par la situation matérielle de la France. Nous répondions que, si les désirs et les idées de l'homme naissent du milieu ambiant, ils réagissent à leur tour sur ce milieu ; qu'ils deviennent causes après avoir été effets ; qu'ils contribuent à produire des faits, destinés eux-mêmes à produire de nouveaux désirs et de nouvelles idées ; qu'il y a ainsi (3) « dans l'évolution humaine une série de modifications qui vont et viennent de son entourage à l'homme et de l'homme à son entourage. »

Que dit *aujourd'hui* M. Deville ? Il proteste contre « l'idée d'action exclusive » (4) du milieu économique attribuée aux marxistes. Et il cite Marx qui, en effet, paraît avoir été moins catégorique que ses disciples. Mais j'ai déjà dit que je ne me chargeais pas de mettre d'accord les disciples et le maître. Les passages cités plus haut subsistent et ne prêtent pas à l'équivoque. Ils justifient amplement nos réclamations et Engels, en 1894, dans un article publié par *l'Ère Nouvelle*, a beau écrire : « Les influences exercées par le monde extérieur sur l'homme s'impriment dans son cer-

(1) *Le Capital de Karl Marx*, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique, p. 15 (1883).

(2) Voir mes *Études sur la France contemporaine*, pages 202 et 221.

(3) *Critique de combat*, I, 82.

(4) P. 9. *Principes socialistes*.



veau, s'y réfléchissent en sensations, pensées, impulsions, déterminations de la volonté, bref en « courants idéaux » et sous cette forme deviennent des « puissances idéales ». Elle est quelque peu tardive, cette adoption, par un homme qui se vantait d'avoir tué l'idéalisme historique, de la théorie des *idées-forces*, que nous avons toujours soutenue avec Fouillée. Et elle ne prouve rien, sinon les outrances imprudentes du marxisme à ses débuts et le bon sens qu'ont eu Malon et ses amis de se mettre en travers !

De la façon dont les marxistes concevaient le passé découlait tout naturellement leur façon d'envisager l'avenir. D'une part c'était la réduction de la question sociale à une pure question économique ; d'autre part c'était l'aboutissement de la lutte de classes à un coup de force nécessaire.

« La seule transformation à poursuivre est celle du mode de propriété », écrivait M. Deville (*Le Capital, etc.*, p. 40). Et il faut l'entendre railler (p. 11) « la morale, le progrès et autres grands principes mirobolants » ! Honte à qui osait parler de faire appel à l'idée de justice ou aux sentiments de pitié et de fraternité ! On défendait Marx, et avec quelle âcreté, (p. 6, *Le Capital, etc.*) d'avoir jamais songé à appuyer sa théorie sur une conception quelconque du droit et on le félicitait d'avoir combattu « l'illusion juridique ».

« M. Guesde disait, en parlant du marxisme (1) : « Il ne repose sur aucun concept *a priori* de justice, de liberté, d'égalité ou de fraternité, ces concepts rentrant pour nous dans cette métaphysique dont Voltaire a pu dire — ou à peu près : « Quand deux hommes n'arrivent pas à s'entendre, c'est de la métaphysique. »

« Il ne se réclame pas davantage des *sentiments généreux*, ou des *aspirations vers le bien-être*, qui sont de tous les temps sans avoir jamais abouti. »

(1) *Le Collectivisme. Conférence de 1891*, p. 3.

Nous répondions à cela (1) que, « tout en tenant la transformation économique pour la condition nécessaire et première de la transformation sociale », nous estimions utile de travailler en même temps à la rénovation de la philosophie, de l'art, du droit, des lettres, etc. ; nous répondions encore que dresser devant les hommes un idéal de justice, leur montrer un avenir meilleur, c'est leur inspirer le désir de les réaliser, et par conséquent les stimuler à agir ; que ranimer l'amour de l'humanité et la sympathie pour tous nos compagnons de misère, c'est mettre au cœur des militants une passion qui double en eux la puissance de la logique et de la science.

Que dit aujourd'hui M. Deville ? (*Principes socialistes*, p. 71). Il maintient que « la question économique est la matière *unique* du socialisme militant » ; mais il dit en même temps que ce n'est pas là restreindre son domaine et son champ d'activité, si bien qu'il accepte et repousse à la fois les desiderata du socialisme intégral. Mais, oublieux de son dédain transcendant pour « la morale et autres principes mirobolants », il veut bien que l'esprit de justice et le sentiment soient « utilisés (*Principes socialistes*, p. 6) comme mobiles d'action ». C'est précisément ce que nous demandions ; mais ce n'est pas tout à fait ce qu'il disait, quand il proclamait l'intérêt, comme « le point de départ réel *de tous les actes* de l'homme ».

Reste le recours à la force, qui fut considéré et prêché comme une *nécessité historique*. C'est sur ce point que le marxisme a le plus varié.

M. J. Guesde prophétisait ainsi (2) : « L'émancipation économique de l'humanité ne s'opèrera que *révolutionnairement*. » M. Deville répétait en écho (3) : « Qu'on le dé-

(1) *Le Capital, etc.*, p. 56.

(2) Voir *Notre programme. Revue Socialiste*. Mai 1894, p. 2.

(3) *Collectivisme et révolution*. 1879, p. 24.



plore ou non, la force est *le seul moyen* de procéder à la rénovation économique de la société. » C'était folie, presque trahison, de (1) « viser à une action parlementaire quelconque ». Il était malhonnête de faire espérer aux ouvriers leur émancipation « du (2) développement régulier des institutions républicaines ». Fournière, pour avoir brigué je ne sais quel siège, était flétri du nom de *Candidat-Fournière* (3) par MM. Guesde et Lafargue, futurs candidats et députés.

Nous répondions que (4) cet espoir, mis uniquement en un coup de violence, était peu conforme aux leçons de la science; que le temps nous apparaissait dans toute transformation comme un facteur nécessaire; que nous ignorions si des résistances aveugles forceraient le peuple à sortir de la légalité; qu'en tout cas le recours aux armes était un pis-aller qu'il fallait éviter, tant qu'on le pouvait; et qu'en attendant il était sage de viser des réformes, voire même, comme dit Vaillant (5), « le progrès le plus minime, quand il est seul possible ».

M. Deville, aujourd'hui, ne trouve plus du tout nécessaire cette *nécessité historique*, dont il était le héraut. Il écrit (6): « Loin d'être un bouleversement matériel, l'avènement du socialisme ne sera que le couronnement de l'évolution économique en cours. »

Il dit encore, avec une certaine dureté pour ceux qui ont gardé ses opinions de jadis (7): « Ceux qui, alors que tout se transforme, croient à l'efficacité des vieux procédés révolutionnaires, sont des attardés, réfractaires à la moindre

(1) *Le Capital*, etc., p. 47.

(2) Guesde, *ibidem*, p. 1.

(3) *Le Programme du Parti ouvrier*, p. 21, par Jules Guesde et Lafargue. 1883.

(4) *Études sur la France contemporaine*, p. 224.

(5) *Le Monde socialiste*, p. 62.

(6) *Principes socialistes*, p. 50.

(7) *Principes socialistes*, p. 239.

investigation hors de la coquille dans laquelle ils se sont, une fois pour toutes, enfermés. »

A quoi bon d'ailleurs insister? M. Deville a la franchise de reconnaître qu'il professe sur ce sujet exactement le contraire de ce qu'il professait autrefois.

Je ne blâme pas, qu'on m'entende bien, ces transformations multiples du marxisme et j'aurais mauvaise grâce à le faire, puisque, en somme, il s'est rapproché de nous sur bien des points, puisque sa doctrine est devenue presque une sorte de cote mal taillée entre le bloc anguleux qu'elle fut d'abord et le socialisme intégral.

Nous n'avons combattu en lui que ses exagérations, et sa prétention à être le possesseur exclusif de la science sociale. Dans la vaste synthèse que nous rêvons, il y a place pour ce qu'il contient de juste, comme pour toutes les parcelles de la vérité totale que renferment les autres écoles.

Si nous avons rappelé les opinions successives par lesquelles il a passé, c'est que nous voudrions deux choses: d'abord qu'il eût la modestie de ne pas accaparer le collectivisme à son profit et de ne pas mettre hors du socialisme « qui compte » tous ceux qui s'écartent d'une orthodoxie aussi instable; ensuite qu'il se résignât à supporter des camarades ayant une nuance différente de la sienne, et à leur pardonner des critiques dont ses changements mêmes démontrent le bien fondé.

## VII

Mais ce n'est pas à nous de dicter leur conduite aux marxistes. Nous pouvons seulement dire de la *Revue Socialiste* qu'elle restera ce qu'elle était hier. Elle persistera à s'inspirer de l'exemple, de l'esprit, de la large bienveillance de Malon, sans se croire jamais obligée de suivre à la lettre ce qu'il a pu dire ou écrire, ce qui serait le contrepied de la haute leçon qui se dégage de toute son œuvre.



Elle continuera de respecter Marx et de le discuter, sans prétendre élever autel contre autel, école contre école, mais aussi sans vouloir sacrifier à sa gloire les grands penseurs, français ou anglais, passés ou présents, du socialisme.

Elle poursuivra la rénovation intégrale de la société, sans séparer la transformation morale et la transformation économique, l'étude du réel et la recherche de l'idéal (1).

Elle sera, comme elle l'a toujours été, ouverte et accueillante à tous les socialistes, d'où qu'ils viennent, du groupe marxiste ou d'ailleurs, à la seule condition qu'ils consentent à n'avoir chez elle que des luttes courtoises avec leurs camarades des autres groupes.

Elle sera même hospitalière à ceux qui, sans être rangés sous notre drapeau, mais aussi sans le combattre, travaillent à accroître l'une par l'autre la liberté et la solidarité, en associant les hommes ou en socialisant les choses.

Elle s'efforcera enfin d'élaborer, avec l'aide de toutes les bonnes volontés, un socialisme scientifique sans doute, mais en même temps généreux, tolérant, imprégné d'amour et de bonté, soucieux d'art, de beauté, de tout ce qui fait la dignité et la parure de la vie, et, pour tout dire en un mot, un socialisme vraiment humain.

(1) *Nous pouvons rapprocher de ce que nous disons ici les paroles de notre ami Millerand dans le discours, qu'il a prononcé, le 30 mai 1896, au banquet des municipalités socialistes : « Le collectivisme est un plan de société idéal et complet... L'hypothèse est un des instruments nécessaires du progrès dans tous les ordres de connaissance et ce serait traduire ou plutôt trahir d'une bien étrange manière l'enseignement des esprits géniaux qui, tels que Claude Bernard, ont institué la méthode expérimentale, que de prétendre contraindre le sociologue comme le savant à rayer de ses papiers l'hypothèse féconde. »*

15 mai 1896.

GEORGES RENARD.